

*Boissac*

Bertrand de Born

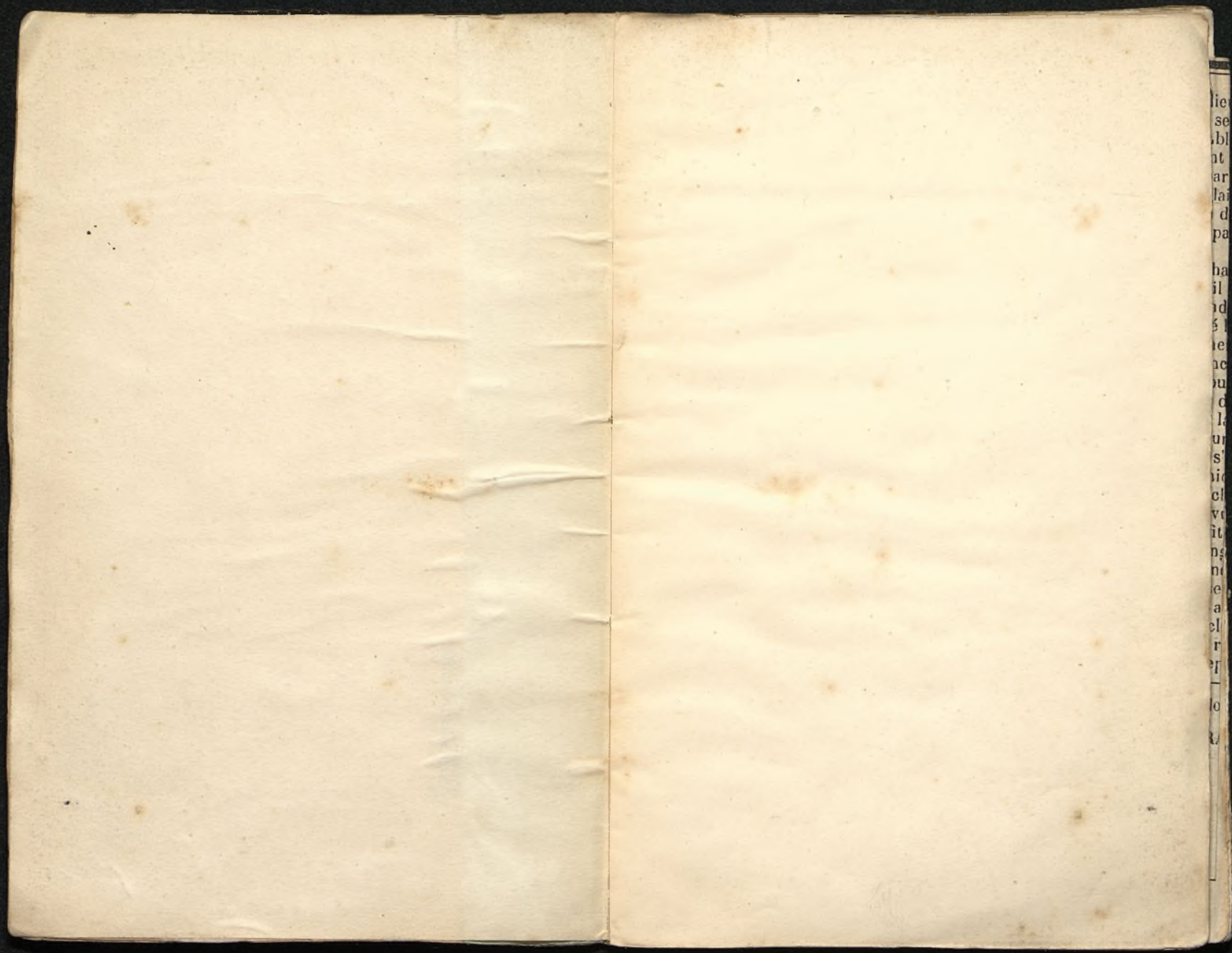
par

Mérillon

7

Z

13



lie  
se  
abl  
nt  
par  
glai  
d  
pa  
ha  
il  
nd  
e  
se  
nc  
ou  
s d  
l  
un  
s  
nic  
cl  
ve  
fit  
ng  
nd  
se  
a  
cl  
r  
er  
le  
ra

E.P.  
PZ 213  
C 0002810150

FENILLETON DE L'ECHO DE VESONNE.

12 Juin 1856.

## LES TROUBADOURS PÉRIGORDINS.

### BERTRAND DE BORN.

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

Le Périgord a vu naître à différentes époques des hommes qui, par droit de génie, se sont attribué la mission d'éclairer, de moraliser ou même d'amuser leurs contemporains, en retraçant comme argument de leur doctrine personnelle le tableau des tendances bonnes ou mauvaises de la société du temps où ils vécurent. Ces doctrines sont devenues l'enseignement de la postérité. C'est ainsi que notre grand Montaigne résume les tendances rationalistes et toutes les plus nobles aspirations du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, et que Brantôme en exprime si bien les vices et les travers particuliers.

L'homme dont nous allons étudier la vie appartient aussi au Périgord. Ce n'est plus un philosophe ni un moraliste, encore moins un courtisan; c'est un chevalier du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, et un des types les plus complets de ce temps de passions violentes, mais aussi de poésie. Bertrand de Born fut tout ce que pouvait être alors un homme de génie; il fut guerrier, poète, chef de faction; il eut tous les vices et toutes les qualités que le principe social comportait.

Pendant la première partie du moyen-âge, on

donnait le nom d'Aquitaine à un vaste pays coupé par de longues chaînes de montagnes, limité d'un côté par la barrière des Pyrénées, d'un autre côté par l'Océan, et enfin par le grand fleuve de la Loire. Dans les montagnes, vivaient des populations primitives qui jamais ne s'étaient mêlées aux conquérants de la Gaule et avaient résisté à toutes leurs invasions; dans l'intérieur des terres, les Romains avaient jadis porté leur plus brillante civilisation et bâti des cités grandes et populeuses. Leurs plus riches municipes s'y étaient fondés, et la lumière, venue de Rome pour éclairer les Gaules, avait là son foyer.

Deux traditions se réunissaient pour faire de l'Aquitaine, au début du moyen-âge, un monde pour ainsi dire à part : d'abord la tradition celtique, vivante encore dans les monts Arverniers et sur la pente des Pyrénées, puis la tradition romaine, restée toute puissante dans l'intérieur des terres. Aussi, jamais ces contrées ne purent être complètement modifiées par la conquête; la féodalité ne put jamais s'y implanter avec le caractère exclusif qui la distinguait dans les pays d'outre-Loire. Les mœurs, la langue, les idées romaines, concentrés dans l'Aquitaine, à la face du nouveau monde germanique qui dominait au Nord, formèrent les éléments de cette grande civilisation méridionale qui éclaira le moyen-âge. C'est de là que partit toujours la première pensée de résistance à la force, et aussi la première respiration de liberté, c'est là que naquit la poésie des troubadours.

A la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, lorsque la langue romane fut complètement formée, lorsque les événements contemporains vinrent détourner l'attention, jusqu'à la fixée sur des faits passés, la poésie quitta le domaine de la légende et de la fiction traditionnelle pour entrer dans celui de l'actualité. Elle jugea alors

PZ 213

les hommes et les choses, s'harmonisa avec les mœurs et les idées du moment; elle se fit, enfin, moyen de publicité. Envisagés sous ce dernier aspect, les troubadours ont été peu compris, et c'est, je crois, un des côtés les plus importants de leur rôle, parce que c'est par là seulement que nous pouvons bien les connaître et avoir la raison d'être de leur influence. Depuis ce moment, la littérature du midi nous apparaît sous des formes convenues, appropriées à tel ou tel ordre de passions, de tendances ou d'événements, et chacune de ces manifestations atteint toujours le but qu'elle veut atteindre.

D'après cela, la poésie romane peut être considérée sous deux aspects, qui souvent ne sont pas suffisamment distingués. On peut l'étudier au point de vue de sa perfection littéraire, de son génie propre, et au point de vue des sentiments, des passions ou des idées qu'elle exprime, des événements qu'elle juge ou prépare; en un mot, on peut la considérer au point de vue politique et comme organe de l'esprit public et des opinions. L'étude de la vie politique de Bertrand de Born nous initiera à quelques détails de la poésie romane, considérée à ce dernier point de vue.

Il ne faut pas entendre par ce mot *opinion* un mouvement d'idées et de principes politiques, tel que nous pouvons le concevoir sous l'empire de notre civilisation moderne et du progrès intellectuel de nos jours; ce serait commettre une grave erreur. L'esprit public procédait alors d'une idée encore indéfinie, instinctive et toute spontanée, dont l'expression n'avait rien de suivi et variait à chaque instant sous l'influence de faits toujours imprévus. L'esprit s'agitait dans un ordre de tendances incertaines, et ce qu'on appelle aujourd'hui l'opinion publique ne pouvait s'entendre que d'un ordre d'idées s'appliquant

à des intérêts clairement avoués, à des événements accomplis ou déterminés d'avance, sans jamais dépasser la limite de l'actualité. C'était là toute la politique du temps. Tel était le cercle dans lequel pouvait alors se mouvoir l'esprit public, s'exprimant par l'organe des troubadours. L'imagination des hommes du midi ne laissait jamais échapper un seul trait de cette poésie, qui, sous forme de satire poussée jusqu'à l'injure ou de louange poussée jusqu'à l'apothéose, s'attribuait le droit exclusif et incontesté de juger les hommes, d'exploiter leurs vices, leurs passions ou leurs intérêts. Depuis les siècles des troubadours jusqu'à l'ère littéraire du xvi<sup>e</sup> siècle, depuis les chansons chevaleresques et les sirventes jusqu'aux terribles pamphlets du siècle de Luther et de Rabelais, la pensée a toujours joué son rôle dans les drames du monde. C'est d'abord le furieux dithyrambe de Bertrand de Born, la dernière malédiction et la dernière prière des Albigeois; c'est l'inférieur poème de Dante, puis les chansons et les satires de l'Italie dégénérée; enfin, c'est l'âge formidable de Luther et de l'époque rabelaisienne. Tout s'enchaîne dans cet immense travail de l'intelligence active; et le jour où des passions, des intérêts et des croyances se sont trouvés en opposition au sein d'une civilisation si imparfaite qu'elle pût être, il y a eu une pensée formulée pour exprimer ces croyances, ces passions, ces intérêts, et les exploiter, les activer ou les modérer.

Les troubadours, qui exprimèrent la poésie dans son acception ordinaire, purent encore recueillir leur part d'influence et de gloire. Il y a dans la nature humaine un certain ordre de passions invariables, quoique soumises, dans leurs manifestations, à des différences d'idées, de temps, de mœurs et d'usages et à tous ces mille traits qui distinguent l'esprit d'un

siècle de celui d'un autre siècle. Ainsi, l'amour, l'héroïsme, l'honneur sont du ressort de toutes les civilisations; mais la civilisation méridionale du XII<sup>e</sup> siècle était plus que toute autre soumise à ces sentiments si bien faits pour exalter les imaginations que l'esprit chevaleresque avait déjà préparées.

Le poète qui s'en tenait spécialement à harmoniser ces idées générales aux mœurs, aux travers de son temps exerça sans doute une haute influence, mais cette influence procédait uniquement d'un génie personnel, et aucune circonstance extérieure ne venait doubler l'action et l'autorité de sa pensée. Le plus grand nombre des troubadours ressentait peut-être l'insuffisance de cette donnée poétique, et aspirait à une influence plus directe et plus immédiate; aussi, la poésie provençale, indépendamment du genre dans lequel elle paraît se complaire, s'inspire bien souvent des circonstances et des faits. Cette donnée, qui vient subsidiairement inspirer les troubadours, et qui par le fait est la raison de leur influence, se trouve dans les grands événements du moyen-âge, tels que les guerres des rois de France et d'Angleterre, dont le théâtre est l'Aquitaine, et surtout les croisades, jusqu'au moment où la croisade albigeoise vient résumer en une seule expression toutes les passions et toutes les forces intellectuelles du midi.

Cette dernière forme de la poésie romane, qui peut bien s'appeler la poésie politique, exerce une action puissante et directe sur les hommes et les choses. Les *sirventes* ou pièces satiriques traitent toujours ou du moins presque toujours d'un sujet exclusivement politique. Ils s'adressent tantôt à une classe de la société, comme le clergé ou la noblesse, tantôt à des individus, et interviennent toujours à propos pour activer l'accomplissement des évé-

nements ou pour les diriger dans tel ou tel sens favorable à des intérêts généraux ou individuels. D'autrefois, les *sirventes* expriment le sentiment public, et leur ton est toujours réglé sur le plus ou moins d'intensité des passions dont le poète se constitue l'organe. C'était comme des pamphlets périodiques, jugeant et analysant d'avance les questions, pénétrant toujours dans le vif des caractères, et s'identifiant avec un remarquable à-propos aux tendances du moment. Dans ces sortes de compositions, le poète vise à l'effet immédiat, et s'applique à frapper fort et juste sans paraître trop s'occuper de la forme. Cette manière expose le troubadour à de nombreuses contradictions, mais ces contradictions n'étaient remarquées de personne. En relisant ces pamphlets rimés où la flatterie outrée devient sans transition une invective sanglante, et en songeant que dans l'espérance de la flatterie l'invective était patiemment supportée, on peut se faire une idée de la puissance de l'homme, qui pouvait ainsi, en toute sécurité, manier de telles armes. Il fallait bien, quoi qu'on puisse dire, qu'il y eût alors une opinion publique pour protéger cet homme et lui faire une inviolabilité; car, si une immense force morale ne l'eût sauvegardé, il est à croire que le troubadour satirique fût devenu la première victime des passions qu'il se plaisait à surexciter.

La bourgeoisie, occupant sa place dans la société, formait, avec la noblesse éclairée, autant que pouvait le permettre l'époque, une masse parfaitement accessible aux influences intellectuelles. Les choses et les hommes étaient donc appréciés et pouvaient l'être avec parfaite connaissance de cause. On ne doit par conséquent pas s'étonner que le respect et l'approbation des masses fissent un si grand prestige aux troubadours, et que les puissances du temps se mon-

trassent toujours disposées à s'incliner devant ceux qui pouvaient légitimer leurs actes. Là est le secret de la puissance des troubadours et de leur influence sur la politique de leur temps; là est la raison d'être de l'influence et de la célébrité de Bertrand de Born, le poète périgourdin, dont nous allons essayer d'étudier la vie.

L'Aquitaine, depuis les temps historiques de son existence, avait été successivement attachée aux empereurs de la race de Charlemagne et aux rois de France; elle avait subi ces différentes dominations, dans la limite de ses traditions et de ses idées, jusqu'au moment où, perdant sa qualité de fief séparé, elle resta soumise à toutes les chances de la rivalité des rois de France et d'Angleterre. Lorsque les Aquitains se trouvèrent ainsi placés entre deux puissances rivales, il se manifesta chez eux un sentiment nouveau, tout-à-fait en dehors des habitudes féodales, et qui se séparait complètement des règles usitées en matière de transmission de fiefs. Outre la guerre des deux rois, il y avait une lutte nouvelle dans laquelle il ne s'agissait plus des querelles de parti, ou de controverse armée sur l'application de la loi féodale en faveur de tel ou tel des deux rivaux qui se disputaient la possession du pays. Le caractère aquitain repoussait toute subordination, même la subordination féodale, et ce caractère s'éveilla au bruit d'une lutte semblable. Il ne manquait plus à cette manifestation de l'esprit méridional qu'un organe quelconque. Un homme parut alors pour exprimer toutes ces passions qui étaient aussi les siennes propres. Cet homme s'appelait Bertrand de Born.

On n'est pas bien fixé sur l'époque précise de la naissance de ce prince des troubadours, mais on peut approximativement la déterminer. Bertrand de Born, ami et conseiller du prince Henri, fils de

Henri II, roi d'Angleterre, devait être, sinon plus âgé, au moins du même âge que ce prince. Or, Henry *au court mantel*, comme on l'appelait, était né en 1155. On peut donc placer la naissance de Bertrand de Born entre les années 1150 et 1155. C'est le seul indice certain. Toujours est-il qu'on voit le châtelain d'Autefort paraître sur la scène politique en 1174, et, depuis ce moment, jouer un rôle actif dans les plus grands événements de l'époque. Il vécut à peu près comme vivaient les grands seigneurs troubadours; mais il y a tout un côté de son existence qui a été, je crois, peu compris ou mal observé, et qui fait de lui un type isolé dans l'histoire du midi au XII<sup>e</sup> siècle.

À dater des premiers siècles du moyen-âge, il y a toujours un ordre légal au bénéfice d'une société; et cette société, si exclusive qu'elle puisse être, possède en tous temps une physionomie qui la distingue. À certains moments, il se trouve des hommes appartenant à cette société, mais élevés au-dessus d'elle par leur talent et leur génie, et qui, dans le but de la réformer, ou simplement en vue d'un intérêt local ou individuel, s'emparent d'une domination intellectuelle.

F. MÉRILHOU.

(La suite à demain.)

#### Avis aux Abonnés.

**M. H. Les souscripteurs dont l'abonnement expirera les 10, 15 et 20 juin courant sont priés de faire parvenir sans retard à M. H. DUPONT et C<sup>ie</sup> leurs demandes de renouvellement s'ils veulent éviter une interruption dans l'envoi de leurs numéros.**

FEUILLETON DE L'ECHO DE VERONE.

13 Juin 1858.

LES TROUBADOURS PÉRIGORDINS.

## BERTRAND DE BORN.

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
(Suite.)

Il ne faut pas croire que ces hommes établissent leur puissance en allant heurter de prime abord les mœurs et les préjugés même de leurs temps. Ils s'identifient au contraire avec le milieu dans lequel ils vivent, flattant les passions et les erreurs, pour déterminer plus sûrement le point de départ de leur influence. Un homme, en possession d'une autorité semblable, est avant toutes choses le type le plus vrai, la personnification la plus exacte d'une société et d'une époque; à ce titre, il mérite qu'on lui accorde une fraternité de pensée avec tous les hommes de génie auxquels a été dévolue une semblable mission, quel que soit l'espace de siècles qui les sépare. Ainsi nous apparaît Bertrand de Born. Son but, si toutefois il'en eut, resta indéfini; car, malgré de fortes apparences de système et de tendance vers la réalisation d'un rêve politique, on ne voit rien qui puisse révéler une pensée précise et logiquement poursuivie.

(\*) Voir l'Echo d'hier.

es événements  
ans jamais dé-  
à toute la poli-  
lequel pouvait  
exprimant par  
ion des hom-  
er un seul trait  
satire poussée  
jusqu'à l'apo-  
t incontesté de  
ces, leurs pas-  
cles des trou-  
siècle, depuis  
sirventes jus-  
de Luther et  
son rôle dans  
ord le furieux  
dernière malé-  
cois; c'est l'in-  
ns et les satires  
e formidable de  
out s'enchaîne  
ence active; et  
des croyances  
d'une civilisa-  
il y a eu une  
croyances, ces  
les activer ou  
la poésie dans  
e recueillir leur  
dans la nature  
ons invariables,  
stations, à des  
urs et d'usages  
ent l'esprit d'un

asi, l'amour,  
de toutes les  
lionale du xii<sup>e</sup>  
le à ces senti-  
inations que  
ées.  
à harmoniser  
avers de son  
fluence, mais  
un génie per-  
ure ne venait  
nsée. Le plus  
ait peut-être  
, et aspirait à  
édiate; aussi,  
le genre dans  
bien souvent  
donnée, qui  
abadours, et  
nfluence, se  
moyen-âge,  
Allemagne en  
l'Angleterre,  
it les croisa-  
igeoise vient  
les passions  
li.  
omane, qui  
exerce une  
mmes et les  
ues traitent  
d'un sujet  
tantôt à une  
la noblesse,  
toujours à  
des événe-

ments ou pour les diriger da-  
rable à des intérêts généraux  
trefois, les *sirventes* exprime  
et leur ton est toujours réglé  
d'intensité des passions, don-  
l'organe. C'était comme des p  
jugant et analysant d'avanc  
trant toujours dans le vif des  
fiant avec un remarquable à  
du moment. Dans ces sortes de  
vise à l'effet immédiat, et s'a  
et juste sans paraître trop s  
Cette manière expose le troub  
contradictions, mais ces contr  
marquées de personne. En  
rimés où la flatterie outrée d  
une invective sanglante, et  
l'espérance de la flatterie l'in  
ment supportée, on peut se fa  
sance de l'homme, qui pouvai  
rité, manier de telles armes  
qu'on puisse dire, qu'il y eût  
blique pour protéger cet hom  
violabilité; car, si une immens  
sauvegardé, il est à croire que  
que fût devenu la première  
qu'il se plaisait à surexciter.

La bourgeoisie, occupant sa  
formait, avec la noblesse éclair  
le permettre l'époque, une mas  
sible aux influences intellectue  
hommes étaient donc appréciés  
avec parfaite connaissance de  
conséquent pas s'étonner que l  
bation des masses fissent un s  
troubadours, et que les puissai

FEUILLETON DE L'ECHO DE VESPRE.

13 Juin 1858.

LES TROUBADOURS PÉRIGORDINS.

## BERTRAND DE BORN.

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE VESPRE  
(Suite.)

Il ne faut pas croire que ces hommes établissent leur puissance en allant heurter de prime abord les mœurs et les préjugés même de leurs temps. Ils s'identifient au contraire avec le milieu dans lequel ils vivent, flattaient les passions et les erreurs, pour déterminer plus sûrement le point de départ de leur influence. Un homme, en possession d'une autorité semblable, est avant toutes choses le type le plus vrai, la personnification la plus exacte d'une société et d'une époque; à ce titre, il mérite qu'on lui accorde une fraternité de pensée avec tous les hommes de génie auxquels a été dévolue une semblable mission, quel que soit l'espace de siècles qui les sépare. Ainsi nous apparaît Bertrand de Born. Son hot, si toutefois il'en eut, resta indéfini; car, malgré de fortes apparences de système et de tendance vers la réalisation d'un rêve politique, on ne voit rien qui puisse révéler une pensée précise et logiquement poursuivie.

(\*) Voir l'Echo d'hier.

Bertrand de Born était dominé par tous les travers qui distinguaient la noblesse méridionale: seulement, il exprima toutes ces passions avec génie.

Vivant parmi des guerriers indisciplinés, au temps de la plus grande ferveur chevaleresque, il se met d'abord à l'unisson de toutes les passions et de tous les enthousiasmes. Il chante la guerre, met en épopées tous les travers chevaleresques, mais en même temps, il va, au nom des lois de la chevalerie, flagellant les rois et les princes qui n'agissent pas selon ses idées personnelles. Il glorifie le principe et injurie les hommes qui le représentent. Il exalte les croisades, chante les hauts faits des soldats de la croix, blâme leurs hésitations ou leur manque de zèle, mais il se défend lui-même d'aller en Palestine, sous prétexte « qu'il a perdu patience en voyant les rois et les » ducs, les comtes et les barons tarder toujours à se » mettre en route pour les saints lieux, et que d'ail- » leurs il est une dame belle et blonde auprès de la- » quelle son courage s'est attiédi. » Suit une invocation à Jésus pour Conrad, marquis de Montferrat, « qui se défend à Sur, contre Saladin et sa bande » cruelle. » Tout ceci n'indique pas un enthousiasme bien vif, ni une communauté de foi avec les héros de la croisade; et cependant, Bertrand de Born vivait au temps où les expéditions contre les oppresseurs de Jérusalem inspiraient la plus vive admiration.

Durant le moyen-âge, on voit souvent des rois, des empereurs ou des pontifes dominer leur époque, diriger les plus grands événements, se constituer les expressions d'un ordre d'idées et de progrès; ceci résulte d'une intelligence personnelle, et est en raison du caractère dévolu, en tel ou tel temps, à la souveraineté monarchique ou à la souveraineté pontificale. Mais un homme isolé, qui, par la seule force morale, domine une période féodale, voilà ce qui à bon

droit nous étonne; car c'est seulement à partir du xvi<sup>e</sup> siècle que nous apparaissent des dominations de ce genre. L'étude d'une individualité semblable, si incompatible avec les éléments organiques de la société féodale, mérite donc au plus haut point de fixer l'attention, parce qu'elle est une des plus rares et des plus étranges anticipations des types politiques modernes qu'il soit donné à l'histoire de rencontrer dans un milieu si différent et si éloigné de celui dans lequel nous vivons.

### II.

Bertrand de Born paraît pour la première fois dans la seconde partie de la lutte que le roi Henri II soutenait contre ses fils. C'est seulement dans la guerre qui suivit l'entrevue de Gisors, où ces princes n'avaient pu s'accorder, que le châtelain d'Autefort entra sur la scène politique.

La guerre, qui d'abord avait eu pour théâtre la Normandie, fut bientôt concentrée en Aquitaine. Malgré les concessions du roi et quelques alternatives de paix, la lutte avait fini par recommencer plus implacable que jamais. Henry-court-Mantel était, avec son frère Geoffroy, fixé pour un temps à la cour de France. Louis VII, en soutenant la lutte des fils contre leur père, cédait à différents mobiles de politique et peut-être aussi d'amour-propre. Ancien époux d'Eléonore, beau-père d'Henry-le-Jeune, il avait intérêt d'abord à ressaisir, par l'hommage féodal qu'il exigeait de son gendre pour prix de l'appui qu'il lui donnait, un commencement de souveraineté sur les provinces que son divorce avait fait perdre à la France. A ces motifs d'intérêt monarchique, venait se mêler un ressentiment personnel contre Henri II, qui avait épousé Eléonore.

Le roi de France avait donc embrassé la cause du prince anglais, et ne négligeait aucune occasion de donner à son intervention, dans les guerres intestines des Plantagenets, toutes les couleurs de la justice et du désintéressement.

Pendant que Geoffroy et Henri faisaient hommage à Louis VII, pendant que les troupes françaises guerroyaient en Normandie, au nom de ces deux princes et au bénéfice de la France, Richard, surnommé depuis *Cœur-de-Lion*, était en Poitou, et tenait de plus la Saintonge, ainsi que le Périgord. La noblesse et la population bourgeoise de tous ces pays se déclarèrent pour lui; il est vrai que c'était plutôt en haine de la domination exercée par Henri II que par sympathie bien réelle pour ses fils. Les barons aquitains s'en prenaient à celui qui les menaçait le plus directement.

Henri II commença par attaquer le roi de France, et le força à lever le siège de Rouen, après une guerre de courte durée, mais terrible et sanglante comme le roi anglais les faisait avec ses troupes mercenaires, les Brabançons. Les Français évacuèrent la Normandie. Les deux princes, au nom desquels se faisait cette guerre, privés momentanément, par la force des choses, du secours matériel de leur allié, le roi de France, furent forcés de se réconcilier avec leur père. Henri II conclut alors une trêve avec Louis VII et en profita pour se porter en Poitou avec toutes ses forces, et contraindre Richard à faire sa soumission. Ce dernier ne pouvait pas songer à résister seul; il se soumit et prêta serment de fidélité à son père. La paix ne pouvait être de longue durée, car du côté des princes anglais, elle ne tenait qu'à l'impossibilité de réunir immédiatement de nouvelles troupes et de se ménager de nouveaux appuis.

Cependant, afin de prouver leur sincérité et l'absence de toute arrière-pensée de guerre, Geoffroy et

Richard ne se firent aucun scrupule de se réunir à leur père, pour l'aider à exercer des représailles sur tous les pays qui avaient soutenu leur rébellion. Richard surtout mit dans cette guerre un acharnement extraordinaire; il commença par envahir le Poitou et attaquer les barons qui naguère l'avaient le plus aidé. L'Aquitaine se leva alors contre celui qui trahissait si odieusement la foi jurée. Ce fut une guerre d'extermination entre elle et les Plantagenet.

C'est à ce moment que paraît Bertrand de Born, et que sa grande renommée commence, dans les hasards d'une lutte qui allait offrir de si puissants aliments à la belliqueuse activité et au génie du grand troubadour. Cette lutte se prolongea pendant deux années (1176-1178). Les chroniqueurs qui en font mention ne parlent pas d'Henri-le-Jeune, et d'après cela on pourrait croire qu'il n'y prit aucune part: c'est peut-être là une des causes de sa popularité parmi les Aquitains.

Cependant, le jeune prince, entraîné, subjugué par Bertrand de Born, sembla un moment disposé à faire cause commune avec les barons, et se déclara contre son père et ses frères. Les principaux seigneurs du pays, encouragés par cet appui, se ligüèrent et jurèrent de se soutenir mutuellement pour combattre l'ennemi commun (1). Les bourgeois de l'Aquitaine entrèrent aussi dans la ligue, et se préparèrent activement à prendre part à la lutte qui allait s'ouvrir. Le

(1) « . . . El fez si qu'el vescoms de Ventedorn e'l vescoms de Comborn, e'l vescoms de Segur, so fo vescoms de Lemogas e'l vescoms de Tereña, se jureron ab lo comte de Peiregors et ab los borges d'aquellas enconradas, et ab lo seingnor de Gordon et ab lo seingnor de Montfort; et si se sarreron ensems. »

(RAYNOUARD, *Poés. des Troubadours*, t. v, p. 85.)

châtelain d'Autefort, dans un sirvente composé à cette occasion, nomme chacun des confédérés (1) et excite leur zèle par son propre enthousiasme :

« Puisque Ventadour, et Comborn, et Segur, et Turenne, et Montfort, et Gourdon, ont fait accord et serment avec Périgord, et que les bourgeois se fortifient dans les alentours, il me paraît désormais bel et bon que je m'entremette de faire un sirvente, pour les encourager.

« Ah! Puyguyhem, Clarens, Grignhol, St-Astier, vous avez grand honneur! et moi aussi, quand on sait le connaître, et l'a encore bien plus grand Angoulême, vu que le *seigneur charretier*, qui abandonne sa charrette, n'a pas le sol, et n'en prend pas sans peur (2). Bien mieux vaut tenir avec honneur petite terre que grand empire avec déshonneur.

« Si le riche vicomte qui est chef des Gascons et possède aussi Béarn et Gavardan, si le seigneur Vezian et le seigneur Bernardon le veulent avec le seigneur d'Aix et celui de Marsan, le comte (Richard) aura grand travail et fort à faire de ce côté, et pareillement ici; puisqu'il est preux, qu'il vienne de çà avec sa grande armée qu'il recrute et amasse, et se rencontre avec nous.

(1) Pus Ventedorn e Comborn e Segur  
E Toren e Montfort e Guordon  
An sag acort. . . etc.  
(RAYNOUARD, *Poés. des Troub.*, t. iv, p. 145.)

(2) Le troubadour fait ici allusion au prince Henri, qui réclamait un droit de péage sur les chariots traversant le pays, dont son frère Richard lui devait l'hommage, conformément à la loi féodale. Richard percevait ce droit, mais à son profit.

(RAYN., t. v, p. 86.)

« Si Taillebourg, et Pons, et Lusignan, et Mauléon, et Tannay étaient en pied, et qu'à Siorac il y eût un vicomte prompt et avisé, je ne croirais jamais que celui de Thouars ne nous secondât pas. Puisque le comte (Richard) le menace, qu'il s'en vienne à nous, et que ce ne soit point en vain, et demandons lui jusqu'à ce qu'il nous fasse droit au sujet des hommes qu'il nous a tirés des mains.

« Entre Poitou et l'Île Bouchard, et Mirebel, et Loudun, et Chinon, on a bâti, sans danger, à Clairvaux un beau castel au milieu d'une plaine, mais je ne veux pas que le jeune roi le sache ni le voie, car ce ne lui serait pas agréable; mais j'ai bien peur, puisque tant il blanchit au loin, qu'il l'appercvra bien de Montfalcon.

« Nous verrons bien si le roi Philippe éprouve des battements de cœur ou s'il veut suivre les usages de Charlemagne. »

Il fallait que Bertrand de Born eût une connaissance profonde du cœur humain d'abord et ensuite du caractère chevaleresque, pour employer comme moyen d'action ces insinuations individuelles ou collectives. Dans ses poésies, où il traite des questions politiques de circonstance, il mesure et calcule la portée de chaque expression avec un art remarquable; il sait approprier la pensée au caractère et à la situation matérielle de ceux qu'il veut entraîner: aucun détail ne lui échappe. La traduction est impuissante pour faire ressortir les traits saillants de cette poésie, et ne donne que l'exposition peu colorée d'un plan de bataille, d'un système de propagande politique; mais la langue romane a le don de poétiser toutes choses. Ces vives apostrophes personnelles que le poète distribue comme en se jouant, et ces exhortations qui nous paraissent presque monotones, empruntent à cette langue un accent

extraordinaire d'énergie et d'entraînement. La forme, quel que soit le fond, est toujours habilement accusée, et se prête sans transition aux sentiments les plus opposés. Tantôt c'est la louange, la flatterie; tantôt c'est l'insulte, la satire amère et furieuse, et ces divers moyens de persuasion manquent rarement leur but, parce qu'ils tranchent toujours dans le vif des passions.

La guerre était donc revenue; elle prenait cette fois un caractère qui ne se démentit plus jusqu'au jour où le poète chevalier, forcé par les événements de clore sa vie active, alla s'ensovelir dans un cloître.

F. MÉRILMOU.

(La suite à demain.)

#### SYNDICAT DES COURTIER DE COMMERCE DE BORDEAUX

Du 9 juin 1858.

EAU-DE-VIE A 52 DEGRÉS.

	L'hectolitre.
Armagnac.....	80 <sup>r</sup> » à » <sup>r</sup> » <sup>e</sup>
ESPRIT 3/6 A 86 DEGRÉS.	
3/6 Languedoc, 86 degrés.....	80 » à » »
ESPRIT 3/6 A 90 DEGRÉS.	
Esprit 3/6 fin, 1 <sup>re</sup> qualité.....	60 » à » »
— extra-fin.....	70 » à » »
— Anglais.....	90 » à 120 »
— Allemand.....	» » à » »
Tafia.....	60 » à 75 »

FEUILLETON DE L'ECHO DE VESONNE.

14 Juin 1858.

#### LES TROUBADOURS PÉRICORDINS.

### BERTRAND DE BORN.

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PERIGORD  
(Suite.)

La résistance des Aquitains, ainsi excitée, paraissait devoir être longue et énergique; les premières hostilités avaient presque tourné au profit des vassaux, lorsqu'on apprit qu'Henri-le-Jeune s'était réconcilié avec son frère. Les barons furent consternés par cette défection, qui les mettait à la discrétion de Richard sans leur laisser aucun moyen de résister (1). La ligue se trouva rompue par le fait, et chacun des seigneurs qui en faisaient partie ne songea plus qu'à faire sa paix séparée et aux meilleures conditions possibles. Bertrand de Born, abandonné de tous, se trouva seul aux prises avec le vainqueur. Richard vint avec toutes ses forces mettre le siège devant Autefort, et jura de ne point quitter la

(\*) Voir l'Echo des 12 et 13 juin.

(1) « . . . En Bertrand de Born e tuit li autre baron que l'avian mantengut contra Richart foron molt dolen. »  
(RAYNOUARD, *Poés. des troubad.*, t. v, p. 85.)

donc embrassé la cause du  
gligeait aucune occasion de  
n, dans les guerres intestines  
es couleurs de la justice et

et Henri faisaient hommage  
les troupes françaises guer-  
au nom de ces deux princes  
ce, Richard, surnommé de-  
en Poitou, et tenait de plus  
Périgord. La noblesse et la  
tous ces pays se déclarèrent  
était plutôt en haine de la  
Henri II que par sympathie

Les barons aquitains s'en  
menaçait le plus directement.  
r attaquer le roi de France,  
de Rouen, après une guerre  
rible et sanglante comme le  
e ses troupes mercenaires,  
çais évacuèrent la Norman-  
du nom desquels se faisait  
ntanément, par la force des  
riel de leur allié, le roi de  
le réconcilier avec leur père.

trêve avec Louis VII et en  
Poitou avec toutes ses forces,  
faire sa soumission. Ce der-  
r à résister seul; il se sou-  
délité à son père. La paix  
e durée, car du côté des  
tenait qu'à l'impossibilité de  
nouvelles troupes et de se  
puis.

liver leur sincérité et l'ab-  
sée de guerre, Geoffroy et

d'Autefort, dans un sirve  
asion, nomme chacun des co-  
ur zèle par son propre enthous-  
que Ventadour, et Comborn  
, et Montfort, et Gourdon, et  
nt avec Périgord, et que le  
dans les alentours, il me pa-  
on que je m'entremette de fai-  
encourager.

l Puyguyhem, Clarens, Grig-  
ez grand honneur! et moi au-  
connaître, et l'a encore bic-  
me, vu que le *seigneur charre*  
a charrette, n'a pas le sol, et  
ar (2). Bien mieux vaut tenir  
erre que grand empire avec  
e riche vicomte qui est chef  
aussi Béarn et Gavardan,  
et le seigneur Bernardon le  
r d'Aix et celui de Marsan, le  
and travail et fort à faire  
ment ici; puisqu'il est preux  
vec sa grande armée qu'il rec-  
ncontre avec nous.

Pus Ventadorn e Comborn e  
E Torena e Montfort e Guord  
An fag acort..., etc.  
(RAYNOUARD, *Poés. des*  
p. 143.)

troubadour fait ici allusion au  
it un droit de péage sur les cl-  
dont son frère Richard lui d-  
ément à la loi féodale. Richard p-  
son profit.

(RAYN.,

FÉUILLETON DE L'ECHO DE VESONNE.

14 Juin 1858.

## LES TROUBADOURS PÉRIGORDINS.

### BERTRAND DE BORN.

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PERIGORD  
(Suite.)

La résistance des Aquitains, ainsi excitée, pa-  
raissait devoir être longue et énergique; les premiè-  
res hostilités avaient presque tourné au profit des  
vassaux, lorsqu'on apprit qu'Henri-le-Jeune s'était  
réconcilié avec son frère. Les barons furent conster-  
nés par cette défection, qui les mettait à la discrétion  
de Richard sans leur laisser aucun moyen de  
résister (1). La ligue se trouva rompue par le fait, et  
chacun des seigneurs qui en faisaient partie ne son-  
gea plus qu'à faire sa paix séparée et aux meilleures  
conditions possibles. Bertrand de Born, abandonné  
de tous, se trouva seul aux prises avec le vain-  
queur. Richard vint avec toutes ses forces mettre le  
siège devant Autefort, et jura de ne point quitter la

(\*) Voir l'Echo des 12 et 13 juin.

(1) «... En Bertrand de Born e tuit li autre baron que  
l'avian mantengut contra Richart foron molt dolen. »  
(RAYNOUARD, *Poés. des troubad.*, t. v, p. 83.)

place avant que le châtelain ne se fût rendu à dis-  
crétion. La lutte était trop inégale pour être longue.  
Pour sauver ses hommes d'armes et se préserver  
lui-même des suites d'une résistance, qui d'ailleurs  
n'était pas possible, le sire d'Autefort rendit son  
château, et vint seul faire sa soumission. Richard,  
contre toute attente, se montra clément, et non-seule-  
ment pardonna à son ennemi, mais encore lui donna  
sincèrement son amitié (1).

Sorti de ce mauvais pas, Bertrand de Born se venge  
à sa manière; il flétrit la trahison de ses anciens al-  
liés par une insultante satire. Le sirvente suivant,  
qu'il adresse à Richard, son nouveau suzerain, est à  
la fois une pièce diplomatique, une adroite flatterie  
à l'adresse de son vainqueur, et une satire violente  
contre les barons qui l'avaient abandonné :

« Si j'ai perdu, je ne me décourage pas pour cela  
de chanter et de me réjouir et de prendre courage  
afia de recouvrer Autefort, que j'ai rendu au sei-  
gneur de Niort, qui l'a voulu. Après quoi, en lui de-  
mandant merci, je lui suis venu devant, et le comte  
m'a pardonné et m'a reçu en m'embrassant.

» Vers moi se sont parjurés trois palatins, et les  
quatre vicomtes du Limousin, et les deux bien pei-  
gnés Périgourdins, et les trois lâches comtes de l'An-  
goumois, et Sestol, et Gaston, et Raymond d'Avi-  
gnon.

» Si le comte est pour moi avenant et généreux,  
bienveillant, je lui serai pour ses affaires, et loyal  
comme l'argent fin, souris et dévoué pour lui. Que  
le comte suive l'instinct que suit la mer : lorsqu'il  
tombe dans ses flots un objet précieux, elle le garde,

(1) «... Lo coms Richartz li perdonnet son bran talent, e  
rendet li son castel d'Autafort, e vent sos fis aumi coral. »  
(1b.)

et ce dont elle ne tire profit, elle le rejette sur le sa-  
ble. Il faut qu'un baron agisse de la sorte; qu'il par-  
donne, et, s'il enlève, qu'il donne ensuite.

» Un ami qui ne m'est pas utile, je le traite exac-  
tement comme je ferais mon ennemi qui ne me fait  
point de mal. Dans une antique église de Saint-Mar-  
tial, maints puissants me firent serment sur le Missel.  
Tel me garantit sa foi de ne faire aucune paix sans  
moi, que jamais depuis il ne m'en a rien tenu, et ne  
s'est plus souvenu de moi et ne s'est plus occupé que  
de lui, lorsqu'il s'est rendu à merci, en quoi il n'a  
pas bien agi du tout.

» Je veux prier le comte, que de ma maison il me  
donne la garde, ou qu'il me la rende, vu qu'actuelle-  
ment tous ses barons sont avares avec moi, et que  
je ne puis désormais rester sans contestation avec  
eux. Maintenant le comte peut me gagner à lui sans  
difficulté, et moi revenir à lui et le servir et l'hono-  
rer; ce que je n'avais pas voulu faire tant que je n'é-  
tais pas arrivé à me voir abandonné par le seigneur  
Aimar (1). »

Le prince Henri n'est pas plus épargné que les  
autres, et le troubadour lui jette cette insulte san-  
glantée :

« Je ne dois pas différer plus long-temps de faire  
un sirvente, tant j'ai le désir de le composer et de le  
répandre, par le motif que j'en ai raison fort nou-  
velle et fort grande. Voici le jeune roi qui a fini sa  
demande à son frère Richard, par l'ordre de son père,  
tant il est réduit à bout. Puisque le seigneur Henri  
n'a pas de terre et ne commande nulle part, qu'il  
soit le roi des lâches.

(1) Ges eu no m desconort  
S'ieu ai perdut... etc.  
(RAYN., *Poés. des troub.*, t. iv, p. 153.)

» Car lâche il est, puisqu'il vit à la paye, à la ra-  
tion, à la solde et au gage; roi couronné qui prend  
fourniture d'autrui, ressemble assez mal à Arnaud,  
le marquis de Bellande, ni au preux Guillaume qui  
conquit la tour de Mirande, tant il fut estimé. Puis-  
que le seigneur Poitevin ment et truande, il ne sera  
jamais tant aimé (1). »

Pendant ce temps, le prince Henri était en Lom-  
bardie, menant joyeuse existence, et oubliant, dans  
les tournois et les fêtes, ceux qui s'étaient dévoués  
pour sa cause, et qu'il trahissait ainsi sans scrupule  
(2). Il resta plus d'une année éloigné de l'Aqui-  
taine, paraissant avoir oublié tout souci d'ambition.  
Enfin, soit qu'il se sentit atteint par les vifs et amers  
reproches du poète, soit qu'il comprit combien était  
humiliante et précaire la situation qui lui était faite,  
à lui futur roi d'Angleterre, il songea de nouveau à  
l'Aquitaine et à ses anciens partisans. Revenu près de  
son père, le jeune prince reprit en main la cause de  
ses vieux amis. Cédant à ses réclamations, Henri II  
enjoignit à Richard de faire hommage à son frère,  
comme à l'héritier présomptif du duché d'Aquitaine et  
de toutes les dépendances de la couronne d'Angleterre.  
Cet hommage eût été anticipé; aussi Richard répon-  
dit par un refus formel, et la guerre fut déclarée; le  
comte de Poitou eut à se défendre à la fois contre  
son père et son frère. Un peu plus tard, Henri-le-  
Jeune, avec sa versatilité habituelle, se sépara, sous

(1) D'un sirventes no m qual far longor ganda.  
Tal talent ai qu'el digua... etc.

(RAYN., *ibid.*, p. 148.)

(2) «... El reis joves si s'en anet en Lombardia, tor-  
neiar e solasar; e laisset totz aquestz baros en la guerra  
ab en Richartz... »  
(RAYNOUARD, t. v., p. 83.)

divers prétextes, de son père, et le vieux roi se trouva seul contre ses enfants.

Attaché par son serment de fidélité à la cause de Richard, serment dont pour le moment il avait intérêt à se prévaloir, Bertrand de Born fut le premier à prendre le parti des fils contre leur père, et intervint comme premier instigateur dans cette lutte de famille. La guerre recommença donc, terrible et sans merci, comme elle convenait à une famille que les chroniques ont appelée la *Race du Diable*.

Les Plantagenet étaient bien, en effet, au dire des vieux historiens, organes des croyances populaires, dévolus à une destinée fatale. D'après les traditions, les malheurs de cette famille n'étonnaient personne, car on n'y voyait que l'accomplissement inévitable de quelque sinistre prophétie. L'adultère, l'inceste, le parricide, le sacrilège étaient ses crimes ordinaires, et l'imagination publique ne s'en effrayait pas, parce que de toute manière cette race était la race funeste par excellence, en expiation de crimes indéfinis, mais grossis par la tradition. Ces princes prenaient, du reste, leur parti de la fatalité qui s'attachait à leur nom; Richard Cœur-de-Lion avait coutume de dire: « Qu'il ne fallait pas s'étonner si, » avec une telle origine, les membres de sa famille » se détestaient les uns les autres, car ils venaient » du diable et devaient retourner au diable (1). »

Les annales d'Aquitaine, qui ont consacré le souvenir de cette nouvelle guerre, ne parlent que de villes et de châteaux incendiés, de monastères pil-

lés, et de meurtres sans nombre commis par les deux partis. Tout-à-coup, au moment où les hostilités étaient les plus vives de part et d'autre, le prince Henri mourut à Martel, en Quercy, d'une maladie que les historiens ne manquent pas d'attribuer à une conséquence de la malédiction de Dieu.

À la nouvelle de cette mort, Bertrand de Born retrouva ses anciens sentiments pour le jeune homme qui avait été son ami et son frère d'armes. Dépouillant un moment sa rudesse native, il déplore, sur un ton mélancolique et éloquent tout à la fois, la mort prématurée du jeune Plantagenet. Cette poésie, qui passe ainsi sans transition des formes rudes et énergiques du chant de guerre aux accents du regret, sans rien perdre de son harmonieux caractère, prouve que la langue romane était plus que toute autre capable de se prêter sans s'altérer à toutes les nuances possibles de pensée et de s'harmoniser aux passions les plus diverses. Le poète qui savait ainsi comprendre et exprimer l'idiome méridional, devait posséder un remarquable génie d'intuition, pour approprier la poésie à ses colères, à ses émotions de douleur ou de joie vive, et en faire l'écho voilé de ses plus secrètes espérances! Tout à l'heure, l'âme du troubadour est remplie de colère et de haine, et ses vers expriment toute la violence de ses sensations; maintenant, la colère s'éteint devant la mort, la haine et l'emportement se changent en regrets: la violente satire devient une douce et naïve élégie. La pièce que nous allons citer perd à la traduction le charme et l'harmonie de son expression; mais telle qu'elle est, elle montre combien était flexible le génie du poète pour se transformer ainsi selon toutes les impressions du moment.

« Si tous les deuils et les pleurs, les maux et les douleurs, et les dommages et les misères qu'un

homme puisse avoir, dans ce siècle de tristesse, étaient réunis, ils sembleraient légers, comparés à la mort du jeune roi anglais qui, rempli d'affliction, valeur et jeunesse, obscurcit le monde, et le rend sombre et ténébreux.

« Tristes et dolents et pleins d'amertume sont demeurés les braves soldats, les troubadours et les jongleurs avenants. Ils ont, dans la mort, un trop mortel adversaire, qui leur a enlevé le jeune roi anglais, auprès duquel les plus généreux étaient avarés. Jamais pour tel malheur il n'y aura assez de pleurs et de regrets dans ce malheureux siècle.

« Cruelle mort, pleine d'amertume, tu peux te vanter d'avoir enlevé de ce monde le meilleur chevalier qui fut dans aucun pays, car il n'est rien de ce qui constitue le mérite qui ne fût possédé par le jeune roi anglais, et il serait mieux, si cela eût plu à Dieu, qu'il vécût à la place de certains envieux qui ne causeront jamais aux peux que mal et douleur. »

« Si de ce siècle relâché, plein d'amertume, l'amour s'en va, je tiens ses plaisirs pour mensongers, car il n'y a rien qui ne tourne à douleur; vous verrez incessamment qu'aujourd'hui vaudra moins qu'hier. Que chacun se contemple dans le jeune roi anglais. Actuellement est parti son beau cœur aimant, d'où naît douleur, découragement et tristesse.

« ... A celui auquel il plut, pour notre affliction, de venir au monde afin de nous tirer d'encombre et qui mourut pour notre salut, comme à seigneur doux et miséricordieux, crions merci pour qu'au jeune roi anglais il pardonne, s'il lui plaît, sans aucune restriction, et le fasse habiter avec de nobles compagnons, là où jamais il n'y eut ni n'aura douleur ni

tristesse (1). »

La mort du prince Henri arrêta la guerre et permit au roi Henri II de se rejeter sur les instigateurs de la révolte de ses enfants. Le vicomte de Limoges, les comtes de Perche et de Bretagne ayant fait leur soumission, il ne resta plus au roi qu'à sévir contre le principal organisateur de toutes ces luttes (2). Bertrand de Born, toujours indomptable et puisant une énergie désespérée dans tous ces malheurs qui venaient fondre sur lui, s'était de nouveau enfermé dans sa forteresse: il se préparait, seul et abandonné de tous, à combattre ce terrible Henri Plantagenet auquel bien peu encore auraient résisté impunément: il fallut employer la trahison pour venir à bout de réduire le château d'Autefort.

F. MÉRIMOU.

(La suite à demain.)

### Avis aux Abonnés.

**M. M. les souscripteurs dont l'abonnement expirera les 15, 20 et 25 juin courant sont priés de faire parvenir sans retard à M. H. DUPONT et C<sup>ie</sup> leurs demandes de renouvellement s'ils veulent éviter une interruption dans l'envoi de leurs numéros.**

(1) « Si tut li dol e'l pler e'l marimen.

..... etc. »

(RAYNOUARD, t. II, p. 185.)

(2) (RAYNOUARD, t. V, p. 88.)

FEUILLETON DE L'ECHO DE VEZONNE.

15 Juin 1858.

LES TROUBADOURS PÉRIGORDINS.

## BERTRAND DE BORN.

(Suite\*.)

Le roi d'Aragon, qui était venu joindre Henri II, avait eu des liaisons d'amitié avec le châtelain d'Autefort; et avant que le hasard les eût placés chacun dans un camp séparé, ils avaient vécu dans une sorte de confraternité d'armes et de poésie, car le roi espagnol était aussi un troubadour renommé. Bertrand, croyant pouvoir se fier à l'amitié de son ancien compagnon, lui fit dire secrètement que la partie du château où se portaient principalement les efforts des assaillants était déjà presque ruinée, et le pria d'user de son influence auprès de Henri, pour que l'attaque fût dirigée d'un autre côté (1). Le roi d'Aragon, loin de répondre à la confiance de son ancien ami, s'empressa de livrer son secret. La prise d'Autefort fut la conséquence de cette trahison. Bertrand de Born fut pris sur la brèche et mené à

(\*) Voir l'Echo des 12, 13 et 14 juin.

(1) RAYNOUARD, t. V, p. 88.

(1) ... Istud postmodum Ricardus... referre solebat, asserens non esse mirandum si de tali genere procedentes, mutui sesse infestis, tanquam de diabolo venientes et ad diabolum transeuntes...

(BRANTOM., *ap. Hist. anglie. scrip.*, t. I.)

puisqu'il vit à la paye, à la rage; roi couronné qui prend assemblée assez mal à Arnaud, ni au preux Guillaume qui s'entend, tant il fut estimé. Puis, ment et truande, il ne sera

Le prince Henri était en Lombardie, existence, et oubliant, dans ceux qui s'étaient dévoués, trahissait ainsi sans scrupule une année éloigné de l'Aquitaine, oublié tout souci d'ambition. Il fut atteint par les vifs et amers reproches qu'il comprit combien était mauvaise la situation qui lui était faite, et, il songea de nouveau à ses anciens partisans. Revenu près de son père, ce reprit en main la cause de ses réclamations, Henri II fit faire hommage à son frère, comte du duché d'Aquitaine et des îles de la couronne d'Angleterre. Anticipé; aussi Richard répondit, et la guerre fut déclarée; le roi se défendit à la fois contre son père. Un peu plus tard, Henri-le-Blanc, par sa trahison habituelle, se sépara, sous

qual far longor ganda. digua... etc.

(RAYN., *ibid.*, p. 148.)

si s'en anet en Lombardia, totz aquestz baros en la guerra (RAYNOUARD, t. v., p. 85.)

autres sans nombre commis t-à-coup, au moment où plus vives de part et d'autre, tant à Martel, en Quercy, d'ailleurs ne manquent pas d'attester de la malédiction de Dieu. Celle de cette mort, Bertrand, anciens sentiments pour le roi son ami et son frère d'armes, ne saurait sa rudesse native, il dit avec une éloquence tout à la fois simple et éloquent. Cette situation sans transition des formes riant de guerre aux accents d'ordre de son harmonieux caractère romane était plus que tout autre, prête sans s'altérer à tous les besoins de pensée et de s'harmoniser avec les divers. Le poète qui a su exprimer l'idiome méridional, remarquable génie d'inspiration, la poésie à ses colères, à son de joie vive, et en faire des secrètes espérances! Le troubadour est rempli de ces vers expriment toute la vérité, maintenant, la colère s'élève et l'empirement se change en satire devient une douce et nous allons citer quelques-uns de la harmonie de son expression, elle montre combien était grande pour se transformer ainsi au moment. Les deuils et les pleurs, les dommages et les

15 Juin 1858.

LES TROUBADOURS PÉRIGORDINS.

BERTRAND DE BORN.

(Suite\*)

Le roi d'Aragon, qui était venu joindre Henri II, avait eu des liaisons d'amitié avec le châtelain d'Autefort; et avant que le hasard les eût placés chacun dans un camp séparé, ils avaient vécu dans une sorte de confraternité d'armes et de poésie, car le roi espagnol était aussi un troubadour renommé. Bertrand, croyant pouvoir se fier à l'amitié de son ancien compagnon, lui fit dire secrètement que la partie du château où se portaient principalement les efforts des assaillants était déjà presque ruinée, et le pria d'user de son influence auprès de Henri, pour que l'attaque fût dirigée d'un autre côté (1). Le roi d'Aragon, loin de répondre à la confiance de son ancien ami, s'empressa de livrer son secret. La prise d'Autefort fut la conséquence de cette trahison. Bertrand de Born fut pris sur la brèche et mené à

(\*) Voir l'Echo des 12, 13 et 14 juin.

(1) RAYNOUARD, t. v, p. 88.

ce vainqueur qui avait à venger de si cruelles injures. Le barde aquitain ne perdit pas son assurance ordinaire, et se tint prêt à soutenir ce nouveau malheur qui semblait devoir l'accabler sans retour. Le roi anglais l'apostropha ainsi :

« Bertrand, vous disiez qu'en tous temps vous n'aviez pas besoin de la moitié de votre sens; mais sachez qu'aujourd'hui il vous fera grand besoin tout entier. — Seigneur, lui dit Bertrand, il est bien vrai que je le disais et qu'alors je disais bien vrai. — A quoi le roi riposta vivement : Je crois bien qu'à présent vous l'aurez complètement perdu. — Seigneur, reprend le troubadour, en effet; mon esprit est bien déchu à cette heure. — Et comment? — Le jour où mourut le vaillant jeune roi, votre fils, je perdis le sens, le savoir et l'intelligence. » Lorsque le roi entendit ce que Bertrand lui disait de son fils en pleurant, une si grande douleur lui vint au cœur de la peine qu'il ressentait qu'il tomba sans connaissance. Lorsqu'il fut revenu à lui, il s'écria en pleurant : « Ah! Bertrand, vous aviez grande raison d'avoir perdu l'esprit pour mon fils, car il vous aimait plus qu'un homme au monde! Pour l'amour de lui, je vous tiens quitte de votre personne et de votre bien, de votre châteaueu; vous rends mon affection et mes bonnes grâces, et, de plus, je vous donne cinq cents marcs d'argent pour les dommages que vous avez reçus (1). »

Cette clémence, attribuée par le chroniqueur provençal à Henri Plantagenêt, paraît assez invraisemblable, mais elle peut s'expliquer de deux manières : d'abord, il peut bien se faire que le roi d'Angle-

(1) RAYNOUARD, *Poés. des troubadours*, t. v., p. 87.

terre agit en ceci sous l'empire d'un calcul politique, en essayant d'attacher à sa cause le troubadour aquitain. Ensuite, il n'est pas surprenant que le vieux roi fût dominé dans cette circonstance par la douleur que lui causait la perte récente de son fils aîné, héritier présomptif de la couronne; car, selon tous les témoignages contemporains, il aimait ce fils plus que tous les autres.

III.

Après la mort de Henri II et l'avènement de Richard Cœur-de-Lion, le rôle de Bertrand de Born se continua, mais à la faveur d'autres événements et avec le concours d'autres circonstances.

L'attention générale était alors absorbée par la troisième croisade qui se préparait. Il est à remarquer que peu de troubadours allèrent en Palestine; la plupart d'entre eux, sans quitter l'Occident, célébraient les hauts faits des soldats de la croix, relevaient leur enthousiasme quand il semblait faiblir, mais ne se montraient nullement désireux de prendre part aux exploits accomplis pour la délivrance des saints lieux. Bertrand de Born encourage les bonnes dispositions des princes, blâme leur manque de zèle, et parfois, avec une légère teinte d'ironie sceptique, raille leur dévotion. En somme, il ne paraît jamais concevoir l'idée sérieuse de s'enrôler sous l'étendard sacré. Souvent même il parle de son peu de zèle sur un ton assez équivoque :

« Je sais maintenant celui qui a le plus de valeur parmi tous ceux qui se lèvent matin; vraiment, c'est le seigneur Conrad, celui qui se défend à Sur contre Saladin et sa perfide troupe. Que Dieu lui soit en aide, car le secours des hommes est bien long à venir. Seul il aura l'honneur, puisque seul il a eu la peine.

» Seigneur Conrad, je vous recommande à Jésus; je serais allé avec vous, je vous jure, mais je me suis lassé quand j'ai vu que les comtes et les ducs, les princes et les rois tardaient tant. Puis auprès d'une dame belle et blonde, mon courage s'est attiédi; sans cela, je serais avec vous depuis un an passé.

» Seigneur Conrad, je sais deux rois qui tardent trop à vous aider; apprenez qui ils sont : l'un est le roi Philippe, il craint. L'autre est le roi Richard, il craint aussi. Fussent-ils tous deux dans les fers de Saladin, puisqu'ils se moquent ainsi de Dieu! Ils sont croisés, et de partir ils n'ont aucun souci.

» Seigneur Conrad, je chante pour l'amour de vous; et ne considère ami ni ennemi; je chante parce que je veux blâmer les croisés, qui mettent en oubli leurs serments d'aller outre mer et ne partent pas. Ils ne songent pas que Dieu s'irrite de les voir s'oublier dans les plaisirs de la table et autres délassements. Vous souffrez la faim et la soif, et eux restent-là.

» Seigneur Conrad, la roue s'en va tournant dans ce monde, toujours tendant à mal, car j'en sais peu qui n'aillent s'efforçant de tromper voisins et non voisins; mais celui qui perd n'y prend pas plaisir; aussi qu'ils sachent bien, ceux que je dis agir ainsi, que Dieu écrit ce qu'ils ont dit et fait.

» Seigneur Conrad, le roi Richard vaut tellement, quoique je dise grand mal de lui quand bon me semble, qu'il partira incessamment avec autant de forces qu'il en pourra rassembler; je l'ai entendu dire d'une manière certaine. Le roi Philippe va aussi par mer, avec d'autres rois. Ils arriveront avec de tels renforts qu'ils front soumettant tout le pays jusqu'au-delà de l'arbre sec.

» Beau Papiol, dirige ton chemin vers la Savoie

sans perdre de temps, et passe la mer; je t'envoie au seigneur Conrad, et quand tu y seras, dis-lui que si je ne lui aide avec l'épée, bientôt je lui aiderai, pourvu que les rois ne se jouent pas de moi. Seulement, il est bien vrai de dire, que si le voyage ne convient pas à telle dame, à laquelle je me recommande, je ne crois pas y aller (1). »

Cette dernière phrase est un correctif passablement ironique des belliqueuses strophes qui précèdent, qui, malgré tout, peuvent donner une idée de la science de style et du tact politique déployés par le poète lorsqu'il veut donner à ceux qui l'écoutent un enthousiasme qu'il ne ressent pas lui-même.

La croisade fut, comme on le sait, stérile, et n'aboutit qu'aux brillants mais inutiles exploits du roi Richard Cœur-de-Lion, qui resta seul en terre sainte après le départ de Philippe-Auguste.

Pendant l'absence du monarque anglais, de nouveaux éléments pour l'activité batailleuse et politique de Bertrand de Born se préparaient en Aquitaine et au dehors de ce pays. Philippe-Auguste, profitant de la faiblesse du prince Jean, avait réclamé hautement l'hommage des duchés d'Aquitaine et de Normandie, et, sur son refus, avait occupé provisoirement ces provinces et toutes les possessions anglaises qui relevaient de la couronne de France. Telle était la situation, lorsque le roi Richard, échappé des prisons de l'empereur d'Allemagne, reparut en Angleterre. Cette apparition inattendue, et le prestige qui s'attachait au nom du Cœur-de-Lion, firent rentrer dans le néant la honteuse royauté du roi Jean,

et Richard reprit la couronne sans guerre et sans secousses. Le lion déchaîné se retourna contre ses ennemis. Le roi de France, successivement repoussé de toutes les villes de Normandie, fut bientôt forcé de conclure une trêve.

Sur ces entrefaites, une insurrection, préparée contre le roi d'Angleterre par Bertrand de Born, éclata en Aquitaine, sous l'impulsion directe du comte de Périgord et du vicomte de Limoges. A la première sommation que leur fit Richard de rendre leurs châteaux, ils lui répondirent qu'il était « devenu trop orgueilleux, et qu'ils voulaient le rendre malgré lui plus modeste en guerroyant contre lui (1). » Pour que les faits vinsent à l'appui de ce langage, il était nécessaire que la trêve conclue entre les deux rois fût rompue, car si Richard n'avait pas été occupé à se défendre contre le roi de France, il serait aisément venu à bout de la révolte des barons aquitains. Le châtelain d'Aulafort, quittant un moment son rôle de combattant pour reprendre son rôle politique, s'employa de tous ses moyens pour rallumer la guerre. A force d'intrigues secrètes, et avec le puissant secours de sa muse satirique, il réussit à mettre de nouveau en présence les deux ennemis de l'Aquitaine. Philippe-Auguste fut le premier à rompre la trêve, et, cette fois, la Saintonge fut le théâtre de la lutte. Les deux rois se rencontrèrent près du bourg de Niort, sur les bords d'une petite rivière appelée la Gaure, et chacun s'établit sur une rive de manière à n'être séparé de son adversaire que par la largeur de la rivière. Le roi de France avait

une armée composée de Bourguignons, de Flamands, de Champenois et de Berrichons, qui formaient plusieurs corps séparés; les troupes du roi d'Angleterre se composaient de soldats normands, angevins, anglais, et principalement de gens du pays de Saintonge.

Les deux partis restèrent ainsi en présence pendant quinze jours (1); chaque jour on s'armait et on se préparait à combattre, mais l'action était toujours retardée par l'intervention des gens d'Eglise, qui s'entendaient pour pacifier les choses. Le roi de France se montrait le plus difficile et le plus éloigné de tout accommodement; il voulait combattre, à moins que Richard ne lui fit hommage pour la Normandie et l'Aquitaine. Cette prétention rendait tout accommodement impossible, et un jour fut fixé pour en venir aux mains.

Pendant les premiers pourparlers, le corps des Champenois, soudoyé par les agents de Richard, avait promis de ne prendre aucune part à l'action. C'était cette promesse de trahison qui donnait une si grande confiance au roi d'Angleterre et le rendait si prompt à engager une lutte décisive. Le roi Philippe se préparait de son côté, mais lorsqu'il s'aperçut de la défection de ses auxiliaires, « il fut fort effrayé et épouvanté (2), » et changea subitement ses dispositions. Il manda les évêques qui s'étaient déjà interposés, les chargeant de conclure la paix à tout prix. Les gens d'Eglise allèrent à la rencontre du roi anglais, « en portant des croix entre leurs » bras, pleurant et le conjurant de sauver tant de » braves gens destinés à mourir si la bataille avait » lieu (3). » Ils s'engageaient à faire sanctionner par

le roi de France l'ancien état de choses, et à obtenir de lui qu'il rentrât sur son territoire. Leurs efforts furent couronnés de succès et une trêve de dix ans fut conclue.

Les barons d'Aquitaine, qui se trouvaient encore exposés à toutes les suites de la vengeance de leur puissant suzerain, « furent fort affligés et Bertrand » de Bord plus qu'eux tous, car rien ne lui plaisait » comme la guerre, et surtout la guerre des deux » rois (4). » Sans se décourager, il reprit la lutte par ses moyens ordinaires, c'est-à-dire par la poésie. Ses *sirventes* se succédaient et allaient piquer au vif le plus violent et le plus irritable des deux adversaires; poète et polémiste dans l'occasion, Richard, plus que tout autre, ressentait la portée de ces ardentes et amères satires, et de leur côté, les barons aquitains n'épargnaient pas les excitations de tout genre. Les vers de Bertrand, répandus dans les châteaux et les cours du midi, expliqués et admirés toujours dans le sens le moins favorable à celui qu'ils désignaient, manquaient rarement leur but. Les fragments suivants d'un sirvente adresse à Richard donneront une fois de plus l'idée de l'adresse et du tact déployés en pareil cas par le troubadour politique :

« Puisque les barons sont tristes et courroucés de cette paix qu'ont faite les deux rois, je ferai une chanson telle que lorsqu'elle sera apprise et répandue, chacun sera impatient de guerroyer. Il ne me plaît point de voir un roi rester en paix quand il perd son droit, jusqu'à ce qu'il ait mené à bonne fin la demande par lui faite.

F. MÉRILHOU.

(La suite à demain.)

(1) RAYNOUARD, *ibid.*, p. 93.

FEUILLETON DE L'ECHO DE VESONE.

17 Juin 1858.

LES TROUBADOURS PÉRIGORDINS.

## BERTRAND DE BORN.

BIBLIOTHÈQUE  
DE  
(Suite.)

« Français et Bourguignons ont échangé honneur pour lâcheté, selon ce que j'entends dire. C'est grande lâcheté qu'un roi vienne négocier et plaider tout armé sur un champ de bataille, et le roi Philippe aurait bien mieux fait, par ma foi! de combattre que de controvertir tout armé sur la terre dure (1). »

Philippe-Auguste ne s'émut guère de ces reproches, mais Richard rompit la trêve, et débuta par ravager et piller les frontières françaises. La lutte se trouva reprise de fait, à la grande joie de Bertrand de Born et des barons aquitains. Le sirvente dont nous venons de citer un fragment était indirectement adressé à Richard, et approprié en tout au caractère et à la nature de ce prince, que le trouba-

(\*) Voir l'Echo des 12, 13, 14 et 15 juin.

(1) RAYNOUARD, *ibid.* t. IV, p. 170.

(1) Ara sai en de pretz qualz l'a plus gran  
De totz aquetz que s'leveiron mati;  
..... etc.

(RAYNOUARD, t. IV, p. 94.)

(1) « ... Qu'el era vengutz trop braus, e trop orgoillos,  
e que ill, mal son grat, lo farian franc e cortés e humil, e  
que ill lo castiarian guerreian. » (RAYNOUARD, t. V, p. 96.)

(1) RAYNOUARD, t. V, p. 95.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

17 Juin 1858.

## LES TROUBADOURS PÉRIGORDINS.

## BERTRAND DE BORN.

BIBLIOTHÈQUE  
DE VESONNE  
(Suite\*)

» Français et Bourguignons ont échangé honneur pour lâcheté, selon ce que j'entends dire. C'est grande lâcheté qu'un roi vienne négocier et plaider tout armé sur un champ de bataille, et le roi Philippe aurait bien mieux fait, par ma foi ! de combattre que de controvertir tout armé sur la terre dure (1). »

Philippe-Auguste ne s'émua guère de ces reproches, mais Richard rompit la trêve, et débuta par ravager et piller les frontières françaises. La lutte se trouva reprise de fait, à la grande joie de Bertrand de Born et des barons aquitains. Le sirvente dont nous venons de citer un fragment était indirectement adressé à Richard, et approprié en tout au caractère et à la nature de ce prince, que le trouba-

(\*) Voir l'Echo des 12, 13, 14 et 15 juin.

(1) RAYNOUARD, *ibid.* t. IV, p. 170.

dour connaissait de longue date. Maintenant, nous citerons une nouvelle satire à l'adresse de Philippe-Auguste : celle-ci est conçue en termes plus graves, mais non moins entraînants. Elle est dictée aussi par une parfaite connaissance de l'esprit du roi de France, brave au besoin, mais d'une bravoure plus raisonnée, et par cela même rendant le roi de France moins prompt que Richard Cœur-de-Lion à agir sous l'empire d'une passion suggérée par une influence étrangère. Ce merveilleux talent d'observation, cette finesse dans l'analyse intime du caractère et de la nature humaine sont, comme nous l'avons déjà dit, les traits distinctifs du génie de Bertrand de Born, et les signes de sa supériorité sur les hommes de son temps :

« Il faut sans retard que je fasse un chant nouveau pour le répandre, puisque *oui et non* (1) a de nouveau versé du sang et allumé du feu. C'est la grande guerre qui rend généreux les seigneurs avarés. Aussi j'aime à voir les rois étaler leur pompe quand elle est accompagnée de pieux, de cordes et de ponts, et qu'on dresse des pavillons pour coucher dehors, et qu'on se rencontre à milliers et à centaines, de manière qu'après nous on chante nos exploits dans des chansons de geste.

» J'aurais déjà reçu des coups sur ma targe, et teint de vermeil mon gonfanon blanc ! Mais je me suis abstenu et privé de ce plaisir, parce que je m'aperçois que *oui et non* me plombe un dez d'autant que ne sont à moi ni l'enseigne ni la tente ; d'ailleurs, je ne puis aller combattre au loin sans argent. Je puis seulement, l'écu au col et le casque en tête, aider à mes connaissances.

(1) Le troubadour désignait ordinairement Richard sous le sobriquet de *oui et non*.

» Si le roi Philippe avait au moins brûlé une barque devant Gisors ou crevé un étang, de sorte qu'à Rouen il fût entré par force dans le parc ; s'il eût assiégé la ville par mont et par vallée, qu'on n'eût pu en avoir de nouvelles qu'à l'aide de colombes, alors j'aurais pu croire qu'il voulait démontrer que le grand Charles fut le plus illustre de ses aïeux, lui par qui furent conquises la Pouille et la Saxe (1)... »

Il y a apparence que malgré ces poétiques excitations, le sire d'Autefort n'aurait pas exercé sur Philippe-Auguste la même action que sur son rival, si l'intérêt de sa propre défense ne l'avait forcé à reprendre les armes. Le roi Richard, chevalier, poète et guerrier avant tout, politique par nécessité, était et devait être plus que personne accessible aux entraînements de l'opinion, aux influences de l'idée guerrière et chevaleresque. Mais Philippe-Auguste, positif comme tous les génies organisateurs, ne faisant jamais intervenir la guerre qu'à l'appui d'un droit, d'un système ou d'une idée, était médiocrement accessible à toute action qui était étrangère aux intérêts de sa couronne et à ses idées personnelles. Richard Cœur-de-Lion est le héros poétique et guerrier du moyen-âge, des légendes et des chants populaires ; c'est un type qui ne survit pas à son époque. Philippe-Auguste, au contraire, est l'expression primitive d'une idée indépendante des siècles ; c'est l'idée d'avenir, l'idée progressiste de ce même moyen-âge. Aussi, ce dernier ne peut être assujéti que dans une certaine mesure aux influences, procé-

(1) — « Non estarai mon chantar non esparja, Pus n'oc et ion a mes foc trag sang, ..... etc.

(RAYNOUARD, t. IV, p. 177.)

dant uniquement du milieu de mœurs, d'esprit et d'intérêts dans lequel il se trouve placé.

Bertrand de Born sensible connaître les traits les plus saillants qui séparent ces deux caractères, car il commence toujours par exciter les passions les plus violentes du roi anglais, pour lui faire prendre l'initiative d'une rupture de trêve ou d'une reprise d'hostilités, et parvient, par ce moyen, à mettre Philippe sur la défensive.

Ce dernier se plaignait hautement de la violation des traités ; mais comme il n'était pas prêt à recommencer la guerre, il s'adressa aux évêques dont l'intervention avait amené la paix une première fois. Ceux-ci parvinrent à calmer un moment les partis, en proposant une conférence qui se tint sur les frontières du Berry et de la Touraine. Les deux rois vinrent au rendez-vous ; mais des exigences réciproques envenimèrent de nouveau la querelle, et ils en vinrent aux injures comme auraient pu le faire deux héros d'Homère. Richard s'emporta fort contre son rival, et, disent les chroniques, lui donna un démenti en l'appelant « vil lâche. » (1) La guerre fut la conséquence de cette entrevue, « ce dont Bertrand de Born fut fort joyeux, et fit un sirvente dans lequel » il excite fort le roi d'Angleterre et lui reproche » d'aimer la paix plus qu'une moine. » (2)

Philippe se mit en défense, quoique la guerre ne fût nullement de son gré ; mais après quelques hostilités, la paix fut de nouveau conclue au grand déplaisir de l'agitateur, et Richard put repasser en Aquitaine.

Le moment approchait cependant où, non-seule-

(1) .... « Si qu'en Richartz lo démenti e'l clamet vil re-crezen. »

(RAYNOUARD, t. V, p. 99.)

(2) *Ibid.*

rd reprit la couronne sans grâces. Le lion déchaîné se retourna. Le roi de France, successivement les villes de Normandie, fut une trêve.

as entrefaites, une insurrection, si d'Angleterre par Bertrand de Born, sous l'impulsion directe d'et du vicomte de Limoges. L'ion que leur fit Richard de renouveau, et qu'ils voulaient le rendre odeste en guerroyant contre les faits vinssent à l'appui de ce lion que la trêve conclue entre eux, car si Richard n'avait pas voulu contre le roi de France, il bout de la révolte des barons d'Autefort, quittant un moment pour reprendre son rôle de tous ses moyens pour rallier de d'intrigues secrètes, et avec de sa muse satirique, il réussit au en présence les deux ennemis. Philippe-Auguste fut le premier, et, cette fois, la Saintonge fut e. Les deux rois se rencontrèrent de Niort, sur les bords d'une de la Gaure, et chacun s'établit à n'être séparé de son large de la rivière. Le roi d

« ... Qu'el era vengutz trop braus, ill, mal son grat, lo farian franc e lo castiarian guerreian. » (RAYNOUARD, t. IV, p. 170.)

ais, vous recommande à Jésus ; je vous jure, mais je me sserque les comtes et les ducs, ni ardaient tant. Puis auprès ndede, mon courage s'est at- mais avec vous depts un an

pr sais deux rois qui tardent exnez qui ils sont : l'un est le ce, l'autre est le roi Richard, il l tr tous deux dans les fers de l'umoquent ainsi de Dieu ! Ils oular ils n'ont aucun souci.

tit e chante pour l'amour de oit ami ni ennemi ; je chante la er les croisés, qui mettent err aller outre mer et ne parten hier que Dieu s'irrite de les voir ce de la table et autres délas- à, faim et laisoif, et eux res-

on roue s'en va tournant dans esant à mal, car j'en sais peu nt de tromper voisins et non a, lerd n'y prend pas plaisir ; se, ceux que je dis agir ainsi, U, nt dit et fait.

ite roi Richard vaut tellement, l de lui quand bon me sem- ment avec autant de forces r ; je l'ai entendu dire d'une Philippe va aussi par mer, iveront avec de tels ren- tant tout le pays jusqu'au-

ton chemin vers la Savoie

ment la lutte allait être finie, mais où allait finir aussi la carrière active du grand poète. Lorsque survint la mort si imprévue du roi Richard, le sire d'Autefort sentit que son rôle était terminé. Il quitta alors le monde qu'il avait rempli de son nom, et se retira dans l'abbaye de Dalon, en Limousin. Les légendes et les chroniques le représentent finissant dans l'austérité et la pénitence une vie si bien remplie par tant de gloire et de combats.

On ne peut guère admettre que la dévotion et la ferveur religieuse fussent pour beaucoup dans cette fin, si on considère bien le caractère et les antécédents de l'homme. Dans la situation nouvelle qui devait être une des principales conséquences de la mort du roi Richard, le vaillant poète ne devait plus trouver aucun aliment à sa puissante activité; d'ailleurs, il n'est pas supposable qu'un semblable personnage se fût résigné à la condition de simple châtelain, vivant sur ses terres de la simple vie féodale. Ajoutons à cela que le temps avait marché; le poète avait alors environ soixante ans.

Bertrand de Bord mourut entre les années 1214 et 1212; car lorsque la Guyenne, confisquée par Philippe-Auguste sur Jean Sans-Terre, revint à la couronne de France, Bertrand de Born, le fils, fit hommage au roi de France de sa seigneurie d'Autefort.

#### IV.

La rudesse de mœurs qui caractérisait la féodalité du nord, allait en s'adoucissant vers les pays du midi, sous l'empire des traditions romaines, auxquelles venait s'allier un léger reflet des mœurs arabes. L'esprit méridional, plus passionné, acceptait volontiers l'élément progressif de la féodalité, et le

développait plus vite, plus complètement, par l'initiative puissante des troubadours et sous le charme de leur poésie. La chevalerie, dans son acception la plus pure, se trouvait là sur une terre classique, et tout concourait à faire de cette bizarre institution, débarrassée des formes primitives et des rudes éléments qui lui venaient de l'origine germanique, le caractère le plus distinctif de la féodalité méridionale.

La femme, qui joue un si grand rôle dans l'épopée chevaleresque, est ici dépouillée de ce prestige sombre et mystérieusement terrible consacré par la poésie et les chants primitifs du nord, qui jadis la faisaient prophétesse pour exalter les passions sanglantes des guerriers germains ou prêtresse inspirée des mystères celtiques. Ce n'est plus un être terrible et redouté; c'est la *dame de beauté*, faite pour briller au grand soleil méridional, pour présider les *cours d'amour*, décerner aux héros des tournois la récompense du courage, et inspirer les chants des troubadours.

L'existence de cette brillante société s'écoulait dans les châteaux, où se formaient de pites cours civilisées et polies n'ayant rien ou presque rien de commun avec les villes. Les rapports établissaient de château à château, et le seigneur d'un château savait le mieux exercer l'hospitalité, qui déployait plus de luxe, faisait de son manoir un centre de gloire et de mouvement. On cherchait à être admises fêtes, comme de nos jours on cherche à être admis dans un salon à la mode.

La poésie avait sa place marquée dans cette civilisation, et les poètes qui l'expriment marchaient de pair avec les seigneurs. La vie d'un troubadour, et surtout d'un troubadour guerrier, était avant tout conforme à l'esprit chevaleresque. Le premier devoir

du chevalier était de maintenir l'honneur et renommée de sa dame, et ce devoir essentiel entraînait en première ligne dans son serment de chevalerie. Être réputé brave et généreux, pouvoir faire des récits de prouesses et d'aventures de guerre, mêler son nom à tous ces récits que les dames écoutaient et applaudissaient, figurer noblement et bravement dans les tournois, telle était la suprême ambition du chevalier à son début dans la carrière. Le troubadour qui joignait aux avantages dont nous parlons, celui de pouvoir redire sous une forme poétique les exploits accomplis par lui ou par des héros entourés de tout le prestige de la fiction poétique, ce troubadour fixait sur lui toute l'attention.

Ces chants qui nous paraissent encore si remplis d'harmonieuse poésie, devaient avoir un bien autre charme pour les contemporains, lorsqu'ils célébraient des exploits récents ou flétrissaient la félonie! Aussi, le poète qui pouvait ainsi donner aux chevaliers renom de bravoure, aux femmes renom de beauté, exerçait-il en tous lieux une influence que nul n'aurait osé lui disputer. Après plus ou moins d'années consacrées à cette vie d'aventures, de poésie et d'amour, lorsque l'âge venait amortir sa verve, le troubadour quittait le monde où il ne pouvait plus briller, et allait mourir au cloître. Telle était d'ordinaire la destinée des poètes méridionaux et surtout des plus célèbres; telle fut la destinée de Bertrand de Born.

Cette vie d'intrigues, de combats et d'activité dévorante que nous avons essayé de retracer, absorbait l'homme de guerre et l'homme politique, mais le poète et le chevalier se retrouvaient toujours. Le châtelain d'Autefort luttait contre les événements, maniant tour à tour la plume et l'épée, selon les circonstances. Nul mieux que lui ne savait jeter au

vent une ode belliqueuse ou soupiner un chant d'amour. Son génie se prêtait à tous les sentiments et s'inspirait des plus violentes passions politiques ou guerrières, comme des plus douces impressions du cœur.

Au XII<sup>e</sup> siècle, dans la limite des mœurs et des idées féodales, il y avait, au sommet de la société, une sorte de civilisation intime, s'agitant dans un cercle bien restreint et peu susceptible de variations, mais qui n'excluait pas cependant un certain raffinement intellectuel. Les sirventes des troubadours occupaient les loisirs des châteaux, et étaient compris, admirés et commentés; les équivoques et les allusions empreintes quelquefois de certaines subtilités de langage, n'embarrassaient personne, car ces poésies étaient avant tout conformes à l'esprit du temps et s'adressaient à des lecteurs assez intelligents pour en discerner les défauts et les beautés. Ceux qui écoutaient et commentaient ces productions du génie méridional, étaient donc bien loin, il faut le croire, d'être aussi barbares qu'on les représente; ils avaient des mœurs et des habitudes polies, une civilisation à leur manière.

F. MÉRILMOU.

(La fin à demain.)

Demain, l'*Echo de Vézère* commencera la publication d'un roman nouveau de M. PAUL FÉVAL, intitulé :

## LE LOUP BLANC.

FEUILLETON DE L'ECHO DE VEZERE.

18 Juin 1858.

BIBLIOTHEQUE  
DES TROUBADOURS PERIGORDINS.

## BERTRAND DE BORN.

(Suite.)

Les tournois, la chasse, les festins et la poésie, tels étaient les éléments de la vie chevaleresque dans les châteaux du midi; l'existence du sire d'Autefort était en tout conforme à ces principes chevaleresques. Sorti d'une période de combats et d'intrigues, Bertrand de Born vivait comme devait vivre

(\*) Voir l'*Echo* des 12, 13, 14, 15 et 17 juin.

de mœurs, d'esprit et trouve placé.

On connaît les traits les ces deux caractères, car exciter les passions les s, pour lui faire prendre de trêve ou d'une reprise r ce moyen, à mettre Phi-

ntement de la violation n'était pas prêt à recom- ressa aux évêques dont a paix une première fois. r un moment les partis. e qui se tint sur les fron- raine. Les deux rois vin- es exigences réciproques a querelle, et ils en vin- aient pu le faire deux emporta fort contre sou- ques, lui donna un dé- ae. » (1) La guerre fut la- ie, « ce dont Bertrand de un sirvente dans lequel eleterre et lui reproche de moins. » (2)

quoique la guerre ne fût près quelques hostilités, ue au grand déplaisir de epasser en Aquitaine. Pendant où, non-seule-

démenti e'l clamet vil re- t YNOUARD, t. v, p. 99.)

spait plus vite, plus complète- puissante des troubadours et se poésie. La chevalerie, dans sor- re, se trouvait là sur une terre ncourait à faire de cette biza- assée des formes primitives et qui lui venaient de l'origine ge- ère le plus distinctif de la féodi-

femme, qui joue un si grand ré- hevaleresque, est ici dépouillée e et mystérieusement terrible e et les chants primitifs du nor- ent prophétesses pour exalter les es des guerriers germains ou pr- nystères celtiques. Ce n'est plus douté; c'est la *dame de beauté*, le and soleil méridional, pour pré- our, décerner aux héros des tou- e du courage, et inspirer les cha-

l'existence de cette brillante socié- châteaux, où se formaient de pel- es et polies n'ayant rien ou presc- avec les villes. Les rapports s- teau à château, et le seigneur qu- rcer l'hospitalité, qui déployait- sait de son manoir un centre de v- ment. On cherchait à être admis à nos jours on cherche à être adm- la mode.

La poésie avait sa place marqu- ation, et les poètes qui l'expria- pair avec les seigneurs. La vd- surtout d'un troubadour guerr- nforme à l'esprit chevaleresqu-

Demain, l'*Echo de Vésone* commencera la publication d'un roman nouveau de M. PAUL FÉVAL, intitulé :

## LE LOUP BLANC.

FEUILLETON DE L'ECHO DE VESONE.

18 Juin 1858.

BIBLIOTHÈQUE

DE PÉRIGORD

LES TROUBADOURS PÉRIGORDINS.

## BERTRAND DE BORN.

(Suite.)

Les tournois, la chasse, les festins et la poésie, tels étaient les éléments de la vie chevaleresque dans les châteaux du midi; l'existence du sire d'Autefort était en tout conforme à ces principes chevaleresques. Sorti d'une période de combats et d'intrigues, Bertrand de Born vivait comme devait vivre

(\*) Voir l'*Echo* des 12, 13, 14, 15 et 17 juin.

tout haut baron du XII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire qu'il chassait, donnait des festins et des fêtes, menait enfin, dans son manoir, joyeuse et chevaleresque existence mêlée de poésie et d'amour. « Le vicomte d'Autefort », dit son ancien biographe, « aimait avec grande passion une dame célèbre par sa grande beauté, et qui avait nom Maënz de Montignac. Elle était femme de Talleyrand, frère du comte de Périgord, et fille du vicomte de Turenne » (1). Geoffroy et Richard, fils de Henri II, Alphonse, roi d'Aragon, Raymond, comte de Toulouse, aspirèrent aussi à l'amour de la belle châtelaine, qui préféra toujours, à ces puissants princes, le poète qui chantait pour elle « le pauvre Vavasseur », comme il se qualifiait lui-même.

« J'aime une dame qui est franche et fine, blonde et blanche comme fleur d'aubépine; je suis celui qu'elle aime, et j'ai grande joie à la louer. Elle préfère le pauvre Vavasseur aux comtes et aux ducs trompeurs qui la mineraient à déshonneur. » (2)

Il paraît bien, cependant, que cet amour ne fut pas toujours sans orages, et que le sire d'Autefort dut plus d'une fois recourir à sa muse pour se remettre en faveur. C'est dans une de ces circonstances qu'il dément ainsi certaines médisances qui étaient de nature à lui aliéner les bonnes grâces de sa dame :

« Qu'au premier vol je perde mon épervier, que des faucons me l'enlèvent sur le poing et le plumet

(1) RAYNOUARD, t. v., p. 78.

(2) « Donna qu'es fresq' e fina,  
Cuenda e guaia e mesquina,  
... etc. »  
(RAYNOUARD, nouv. chap., t. i, p. 539.)

à mes yeux, si je n'aime mieux rêver de vous que d'être aimé de toute autre et d'en obtenir des faveurs. Quo je sois à cheval, l'écu pendant au col par un orage affreux, que mes rênes trop courtes ne puissent s'allonger, si celui qui m'accuse auprès de vous n'en a pas menti. » (1)

Le poète poursuit encore ses serments et ses dénégations sur ce ton moitié plaisant, moitié sérieux, et finit par implorer la pitié de sa dame.

Les pièces amoureuses de Bertrand de Born ressemblent, quant au fond, à celles de tous les autres troubadours; mais elles se distinguent par un style particulier qui n'appartient qu'à lui. D'ailleurs, le texte inépuisable de l'amour qui inspire les poètes devait, en passant dans le milieu chevaleresque et en s'harmonisant avec l'inspiration personnelle de Bertrand de Born, emprunter au caractère et au génie du poète une expression particulière.

Presque tous les historiens ont présenté le troubadour Bertrand de Born comme un brouillon guerroyant toujours sans motif, et sans cesse occupé à fomenter des haines, sans autre but que celui de satisfaire un insatiable besoin d'activité et de troubler l'ordre établi. On l'a fait tantôt féroce comme un Franc primitif, tantôt subtil et fourbe comme un politique du siècle de Machiavel; allumant la guerre des fils contre leur père, puis excitant les frères les uns contre les autres. En apparence, ceci semble décélér un esprit désordonné et porté par instinct vers la discorde et la haine, sans réflexion et sans but. Toutes ces assertions, basées sur des faits mal compris ou dénaturés, devraient grandement diminuer de valeur devant un examen plus approfondi et plus logique de ces mêmes faits.

(1) RAYNOUARD, nouv. chap., t. i, p. 98.

Au temps de Bertrand de Born, l'opinion publique ne pouvait se baser que sur les faits isolés, et l'art de synthétiser un ordre d'idées ne pouvait pas être connu. Les contemporains ne pouvaient donc saisir que les traits les plus apparents de ce type de leur temps; c'est tout ce qu'ils pouvaient faire, car aucune lumière ne leur venait du passé pour éclairer cette noble et grande figure qui se détache si vivement sur le fond presque uniforme du moyen-âge. L'erreur contemporaine est devenue une tradition, comme il arrive presque toujours lorsqu'une erreur traverse un certain nombre de siècles sans être arrêtée au passage par l'examen et la critique. Bertrand de Born, comme tout homme du XII<sup>e</sup> siècle, suivait l'impulsion de son caractère, et se laissait emporter au courant des idées ou des travers de son époque, sans se préoccuper du soin de raisonner ses impressions. Donc, les contemporains ne pouvaient comprendre l'homme de génie; ils comprenaient mieux l'homme ordinaire, et à ce dernier point de vue, le troubadour périgourdin ne leur apparaissait que sous des traits odieux. Dante lui-même, le *grand justicier du moyen-âge*, comme l'appelle un ingénieux esprit (1), Dante ne paraît pas avoir échappé au préjugé généralement admis, lorsqu'il place Bertrand de Born dans son enfer, et lui prête le langage suivant :

« Vois mon tourment cruel, toi qui, respirant, viens visiter les morts. Vois s'il est un plus grand supplice que le mien; et pour que de moi tu portes des nouvelles, saches que je fus Bertrand de Born, celui qui donna le mauvais conseil au jeune prince.

(1) M. VILLEMANN, *Tableau de la littérature au moyen-âge*.

» J'armais le fils contre le père, comme jadis Archi-  
 » tophel arma, par ses mauvaises excitations, Absalon  
 » contre David ; et pour avoir divisé ceux que la  
 » naturo avait unis, je porte, hélas ! ma tête séparée  
 » de son principe, qui reste enfermé dans ce tronc.

» Ainsi s'accomplit en moi la loi du talion (1). »

A cette époque du moyen-âge, l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle, posées l'une en face de l'autre, se défiaient sans cesse, la première personifiée par les empereurs, les rois d'Angleterre et de France, et la seconde par les papes. Cette grande lutte demandait bien toute l'activité, l'intelligence et l'attention des peuples, et laissait bien peu de place au progrès des nations ou au développement d'un intérêt local et momentané. On peut donc s'étonner de l'immense influence d'un simple baron qui intervenait dans les querelles royales pour les exploiter. La raison de tout cela n'est pas dans une puissance matérielle, car Bertrand de Born n'était qu'un vavas-  
 seur du pays d'Aquitaine, mais il faut la chercher dans les écrits périodiques, dans les satires qui venaient à certains jours juger les hommes et les choses de l'époque. Avant de chanter l'amour et les mérites de sa dame, avant de célébrer les prouesses chevaleresques ou de s'enflammer au souvenir d'un beau tournoi ou d'une passe d'armes, le chevalier périgourdin était homme de parti. Ses sirventes sont presque toujours un chant de guerre pour exalter l'enthousiasme de ses partisans, ou une satire contre

le parti contraire, ou enfin une adroite flatterie pour se tirer d'un mauvais pas ; par exemple, pour se préserver des suites d'une défaite et séduire son vainqueur. Intervenant à propos dans un débat politique, Bertrand de Born jouissait, au XII<sup>e</sup> siècle, de la même influence que pourrait avoir de nos jours un homme qui serait à la fois chef de parti, guerrier, diplomate et publiciste de renom.

Comme nous l'avons déjà dit, le troubadour périgourdin se met à la portée de tous les préjugés de son temps, s'occupe avant tout de surexciter, dans tel ou tel sens, les passions qu'il veut exploiter. Il se garde bien de discuter de prime abord l'idée qu'il veut imposer ; puis, après tous ces préliminaires indirects qui feraient honneur à plus d'un casuiste politique de nos temps modernes, il aborde nettement sa thèse. Lorsqu'il fait un tableau de la guerre, son style se colore, sa verve déborde, et l'inspiration semble venir d'elle-même, sans effort apparent ; mais il ne faut pas conclure de là que le poète est un guerrier exclusivement, se complaisant par instinct dans le trouble et la discorde, entassant à plaisir les sombres tableaux de guerre et de scènes sanglantes, sans aucun but apparent. Une harmonie imitative, parfaitement appropriée au sujet, une science profonde du rythme, une recherche de style non affectée, tels sont les caractères généraux de la poésie de Bertrand de Born ; mais dans les sirventes où il est fait allusion à quelque grand événement accompli ou près de s'accomplir, et dans lesquels le poète veut faire prévaloir l'opinion ou l'intérêt momentané qui lui est personnel, on est frappé de l'habileté avec laquelle il ménage les transitions, dispose ses arguments et voile une pensée au succès de laquelle il nuirait en la présentant sous un jour trop vil. Jusque dans ses satires les plus furieuses, on trouve une incroyable

(1) « Sappi ch'i son Bertram del Bernio quelli  
 Che diedi al re Giovani i ma' conforti  
 F'feci 'i padre e'l figlio in se rebelli ;  
 . . . . . etc. »

(DANTE, *Infer.*, cant. XXVIII.)

verve de colère, un choix d'expressions recherchées sans le paraître, et, si l'on peut ainsi parler, une délicatesse d'injure qui semble appartenir à d'autres siècles et à d'autres littératures.

On comprendrait aujourd'hui un homme politique, se faisant publiciste et orateur, luttant pour une idée, dans la presse ou à la tribune d'une grande assemblée délibérante, à la face du pays attentif; ceci est dans nos mœurs et de notre époque. Mais un homme, portant la lance, le haubert et le casque des chevaliers, un homme vivant en pleine féodalité, et mettant en jeu, par la seule puissance de la pensée et du génie, les passions et les volontés d'autres hommes habitués à faire intervenir la force seule dans toutes les actions de leur vie, un homme isolé, sans aucun moyen personnel d'action matérielle, dominant pendant une époque semblable, voilà, en y réfléchissant bien, ce qui doit nous étonner aujourd'hui. Une pareille domination individuelle ne peut guère trouver sa raison d'être dans les principes de la féodalité, mais elle peut servir à prouver que le moyen-âge valait mieux que certaines traditions ne l'ont fait, et que bien des côtés de son histoire restent encore à éclaircir.

La part une fois faite aux préjugés historiques, et les faits envisagés sous leur véritable jour, la tradition rectifiée sur beaucoup de points, et l'œuvre de notre grand troubadour véritablement étudiée, il reste un grand poète, et le premier par ordre de dates de tous les hommes qui, à tous les âges de l'histoire, ont apporté leur contingent de génie pour la gloire de la vieille Aquitaine.

F. MÉRILHOU.

Au théâtre de la Gaîté, pendant une représentation de *Germaine*, la dernière scène, parfaitement jouée par Mme Doche et Gouget, tenait la salle hale-tante d'émotion. Au moment où ce dernier veut poigner Mme de Kermidy, il y avait une telle vérité, il y avait tant de férocité dans ce regard, que Mme Doche, dont la frayeur paraissait des plus naturelles, tomba à la renverse sur une table. La scène était énergiquement rendue et jouée avec talent.

Une dame placée à l'orchestre jette ce cri :

— Ah ! la canaille !...

Et, saisie de convulsions nerveuses, elle tombe dans les bras de son mari, qui ne sachant comment secourir sa femme, semblait perdre la tête.

Dans son délire, la femme s'écriait :

— Ah ! le malheureux !... Ah ! l'assassin !

Un gamin du paradis crie au mari :

— Mais dites-lui donc que c'est une frime; que Gouget est un bon zig !

Et le mari enlève sa femme, l'emporte dans les couloirs en criant comme un fou :

— Mais, Caroline, c'est une frime; Gouget est un bon zig; ces messieurs l'assurent... reviens à toi.

Cet intermède fit tant d'honneur aux deux artistes qui avaient joué la scène, que le public les rappela avec acclamation et les couvrit d'applaudissements.

(Gazette de Paris.)

---

***M. M. les souscripteurs dont l'abonnement expirera les 20, 25 et 30 juin courant sont priés de faire parvenir sans retard à M. H. DUPONT et C<sup>e</sup> leurs demandes de renouvellement s'ils veulent éviter une interruption dans l'envoi de leurs numéros.***

1 d  
tr  
e  
ce  
e  
s,  
e  
r

ut  
n  
re  
a

r  
e  
e:

a  
er  
ju

e  
t  
l

r  
n  
e

1 C  
tr  
e  
ce  
e  
s  
e  
r  
u  
n  
r  
a  
c  
e  
n  
M  
T

P